Remarques sur un sermon du maître des intellectuels

PIERRE BONCENNE

DANS un texte daté de 1978 et repris en guise de préface aux *Essais sur la Chine* de Simon Leys, Jean-François Revel a pu dire : « Observateur, historien et penseur, Leys reste tout au long de ces pages surtout un homme, et un écrivain, chez qui la science et la clairvoyance se mêlent merveilleusement à l'indignation et à la satire. » De cette appréciation à laquelle je souscris pleinement, retenons au moins deux mots : science et clairvoyance. Mais profitons-en, au passage, pour citer la page 506 du livre ci-dessus mentionné ([1]). Avant des réflexions relatives à la fermeture de tous les musées de Chine populaire pendant les huit ans de la révolution dite « culturelle », Simon Leys écrivait : « Je voudrais simplement proposer ici quelques notes sans conséquences, imitant en cela le rôle de ces augustes de cirque qui amusent un instant le parterre de leurs indigentes pirouettes avant l'entrée des éléphants. »

Sur un sermonnaire

Ce délicieux pied de nez à l'esprit de sérieux et aux gens importants me servira de précaution, tel le filet du trapéziste, pour oser quelques remarques sur le pachyderme le plus considérable de l'actuel PIF (Paysage intellectuel français), Pierre Bourdieu, professeur au Collège de France (chaire de sociologie).

Un texte paru dans *Le Monde* daté du 14 octobre 1999 mais aussi publié par *Libération* et *L'Humanité* – en somme une Commission trilatérale – reproduit le sermon prononcé par notre professeur le lundi 11 octobre à Paris, devant le Conseil international du Musée de la télévision et de la radio. Pierre Bourdieu a intitulé son homélie « Questions aux vrais maîtres du monde » parce que, dit-il, il s'adresse à :

« des personnes qui sont parmi les plus puissantes du monde, de cette puissance qui n'est pas seulement celle de l'argent, mais celle que l'argent peut donner sur les esprits. Ce pouvoir symbolique, qui, dans la plupart des sociétés, était distinct du pouvoir politique ou économique, est aujourd'hui réuni entre les mains des mêmes personnes, qui détiennent le contrôle des grands groupes de communication, c'est-à-dire de l'ensemble des instruments de production et de diffusion des biens culturels ».

Lecteur attentif des essais de Pierre Bourdieu, et en particulier ayant été épaté, dès 1971, par son article sur « Le marché des biens symboliques » (in *L'Année sociologique,* PUF, volume 22), je crois me souvenir qu'il a naguère défini la caste intellectuelle comme une fraction dominée des classes dominantes. Suivant cette pente et observant la place aujourd'hui occupée par l'illustre savant dans le « champ » culturel (et politique), je me crois autorisé à le désigner, en toute logique, comme le Français maître des intellectuels (fraction dominée des classes dominantes). Pour abréger, nous dirons désormais M. le FMI-FDCD. En revanche, face à « cette puissance de l'argent » évoquée par Pierre Bourdieu, on ne peut que se féliciter de réentendre la part la plus authentique de son inspiration à l'heure où des grandes entreprises françaises nous offrent le spectacle scandaleux de départs organisés moyennant des centaines de millions et le maintien du secret absolu sur le système *stock-options* réservé à leurs nobles dirigeants.

(1) Coll. Bouquins, Laffont. La citation qui suit est tirée de *Images brisées*, 1976, ouvrage remis dans ce volume.

Anecdote

Et maintenant, passant outre ma réserve naturelle, un *flash-back* personnel s'impose. Après tout, M. le FMI-FDCD ne nous a-t-il pas enseigné que tout découle de la situation occupée par chacun dans le « champ de la production »? J'appartiens à ce qu'il appelle « les grandes bureaucraties culturelles », puisque titulaire d'une carte de presse (n° 36845) et, circonstance aggravante, compagnon de route de Bernard Pivot, décerveleur en chef des masses médiatiques. Quant aux écrits que j'ai pu commettre, je me contenterai d'invoquer la définition du mot « essai » donnée par *Le Petit Larousse :* « ouvrage en prose regroupant des références diverses ou traitant d'un sujet sans l'épuiser. »

En décembre 1995 – c'était, rappelons-le, le moment d'une longue grève et de manifestations où M. le FMI-FDCD ne défila pas dans l'anonymat des derniers rangs –, j'ai remis à Hervé Hamon, mon éditeur au Seuil, un court manuscrit qui devait s'intituler *Des bourdes dans le champ littéraire*. Une manière délibérément balourde d'indiquer que cet opuscule tentait – avec les moyens du bord : des lectures et mon expérience dans le journalisme ou l'édition côté cour et côté jardin – de critiquer quelques chapitres des *Règles de l'art* de Pierre Bourdieu, paru en 1992 (au Seuil précisément) et devenu, à ma stupéfaction, un *best-seller*, y compris en grandes surfaces. Je voulais aussi m'interroger sur l'étrange connotation de propos tenus par Pierre Bourdieu dans son dialogue avec l'artiste Hans Haacke, co-édité en 1993 par Le Seuil et Les Presses du Réel (sic) sous le titre *Libre-échange*. Notre FMI-FDCD y pourfendait les journalistes « maîtres à penser du pauvre » (par opposition à riche?) et se moquait de leurs « témoignages de valets de chambre des grands hommes » (réminiscence hégélienne?) ou de « leurs pamphlets minables sur les affaires d'art ou de culture » (Des noms! Des noms!). Quitte à exercer l'art du pamphlet minable, je me suis permis, en servile valet de chambre vérifiant ses informations, de montrer que M. le FMI-FDCD nous assenait de grossières balivernes à propos des prix littéraires ou des listes de best-sellers. Sur le ton ou presque d'une lapalissade, Pierre Bourdieu affirmait, par exemple : « Il est significatif que les prix littéraires couronnent de plus en plus souvent des journalistes. Ces mêmes journalistes qui occupent les premiers rangs dans la liste des *best-sellers* (qui est aujourd'hui à l'édition ce que l'audimat est à la télévision). » Oui, tellement significatif que c'est faux! Il suffisait, pour éviter la bourde, de consulter la liste des lauréats depuis vingt-cinq ans au Goncourt, Renaudot, Femina, Médicis ou Grand Prix du roman de l'Académie française : la proportion des journalistes y est très faible, même en tenant compte des auteurs exerçant, avant la récompense, une activité rémunérée à plein temps de critique littéraire. La cuvée 1999 des prix littéraires, au premier rang desquels le Goncourt attribué à Jean Echenoz pour *Je m'en vais* (Minuit), de même que l'analyse sérieuse de n'importe quelle liste de *best-sellers* font voler en éclats les allégations péremptoires du grand sociologue devant l'Éternel statistique. La simple consultation du *Quid* ou d'une liste des meilleures ventes publiée dans les hebdomadaires (d'après mes sources, la plus fiable aujourd'hui est celle d'IPSOS-*Le Point)* lui aurait permis de mieux maîtriser ses pulsions de haine journalistique. Au demeurant, il existe dans notre pharmacopée un excellent calmant dont les vertus thérapeutiques n'ont pas varié depuis plus d'un siècle, si l'on prend le plaisir de déguster cette merveilleuse potion : la *Monographie de la presse parisienne* de Balzac. Quant aux *Règles de l'art*, il suffit d'un minimum de patience pour découvrir comment le travail de notre scientifique sans cesse autoproclamé force les antinomies de son axiomatique canonique, « champ de production restreinte » versus « champ de grande production », pour caser une fable commode, celle d'une rivalité entre Robert Laffont, le loup, et les Éditions de Minuit, l'agneau. Résultat : une vingtaine d'erreurs grossières dans les preuves (!) avancées par M. le FMI-FDCD.

Au cours de la rédaction de mon manuscrit, j'ai cru indispensable, ou plutôt roboratif pour l'hygiène de l'esprit, d'élargir mon catalogue de bourdes à d'autres « belles âmes de la culture », au premier rang desquelles Régis Debray, fondateur d'une nouvelle science improbable, la médiologie, dont l'essor me stupéfiait à l'instar de la pataphysique (mais en beaucoup moins drôle). En décembre 1995, Claude Cherki, P-DG des Éditions du Seuil et de formation scientifique, ingénieur de

l'École supérieure d'électricité, docteur ès sciences physiques et ancien maître de recherches au CNRS (ces précisions, on va le voir, ont de l'importance), a demandé à me rencontrer. Nous avons eu une longue et amicale confrontation dont je n'ai pas à révéler la teneur. Sauf sur un point qui est notoire : Claude Cherki était, aussi, l'éditeur du *best-seller* Pierre Bourdieu et Le Seuil allait bientôt publier un livre de Régis Debray. C'était, au sens le plus strict, son rôle de P-DG de vérifier que *Les Belles Âmes de la culture* ne comportait aucune attaque *ad hominem* vis-à-vis d'autres auteurs maison, et pas n'importe lesquels. Exemples à l'appui, je l'ai assuré avoir pris toutes les précautions d'usage et je me suis engagé à supprimer la moindre tournure stylistique susceptible de prêter à ambiguïté.

Mais j'ai ajouté – quoique très amicalement, après tout j'étais mis en examen et il me fallait trouver des arguments d'avocat stagiaire – que je m'étonnais d'un événement alors récent : les insultes publiques proférées par M. le FMI-FDCD à l'encontre de Paul Ricœur, un des philosophes les plus prestigieux du catalogue des Éditions du Seuil. C'était, rappelons-le, en 1995, pendant les grandes grèves contre le Plan Juppé. Proche de la revue *Esprit,* le philosophe (auteur naguère d'un livre intitulé *Histoire et vérité)* avait eu la malheureuse initiative de prendre position en faveur de la CFDT de Nicole Nottat ce qui, dans la juridiction bourdivine, relève du flagrant délit sans aucune possibilité d'appel. Et de fait, le ci-devant Ricœur fut condamné sur-le-champ avec en prime une bordée d'injures.

En mars 1996, Le Seuil a publié *Les Belles Âmes de la culture* « tel quel » – je veux dire : sans aucune coupe – et Anne de Cazanove m'a assisté de ses conseils en tant que chef du service de presse. Je tiens à citer le nom de cette vraie professionnelle, parce que dans ses diatribes contre le système éditorial M. le FMI-FDCD ne manque pas une occasion de s'essuyer les pieds sur l'abject aspect commercial du métier pratiqué par Anne de Cazanove et nombre de ses consœurs (essayez donc, Pierre Bourdieu, de nous expliquer comment se manifeste ici la « domination masculine »). Plus souvent que de coutume, mais cela ne cadre pas avec la science sociologique, les attachés de presse des maisons d'édition défendent le livre d'un auteur parce qu'elles l'ont lu, parfois relu, et – j'ose à peine me servir de ce verbe si vieillot – aimé. On pourrait développer le même genre de raisonnements au sujet des équipes de représentants qui, du matin au soir, sillonnent l'Hexagone dans l'intérêt, *in fine*, d'augmenter les droits financiers de tous les auteurs, et même ceux d'un professeur au Collège de France.

En septembre 1998, une édition revue et corrigée des *Règles de l'art* a été publiée dans la collection de poche « Points Essais » (si je ne m'abuse, un sous-champ de grande production, ou, alors, j'en perds mon bour-latin). Le masochisme ayant des limites, je n'ai pas relu, crayon à la main, toutes les pages de cette phénoménale « genèse et structure du champ littéraire ». J'ai toutefois constaté que la plupart des bourdes de 1992 subsistaient en poche et que M. le FMI-FDCD n'avait même pas corrigé sa délicieuse note de la page 234, d'une fatuité inouïe si l'on y songe : « Bien que les données sur lesquelles elles reposent soient datées – elles ont été recueillies en 1976 – les analyses proposées ici gardent toute leur validité pour la période présente. »

Les éditeurs

En mars 1999, le n° 126/127 des *Actes de la recherche en sciences sociales* publiait un numéro spécial *Édition, Éditeurs*, avec, en ouverture majestueuse, un article du directeur de la revue, Pierre Bourdieu, intitulé « Une révolution conservatrice dans l'édition ». D'emblée, un renvoi de note loyal signalait qu'une partie du travail nécessaire à la conception de ce travail épistémologique avait été financée par l'observatoire France Loisirs de la lecture. Comme quoi les copropriétaires de France Loisirs des deux côtés du Rhin, Bertelsman et Havas, maintiennent certaines traditions des maîtres du monde d'autrefois, les mécènes éclairés. Le pensum du savantissime était truffé de phrases du genre : « On peut, en s'aidant de la classification ascendante hiérarchique ([25]), distinguer une première classe de sept éditeurs... » Cette note 25, d'ordre bibliographique, mérite le détour : « Sur la classification euclidienne, voir par exemple Henry Rouanet et Brigitte Leroux, *Analyse des données multidimensionnelles*, Paris, Dunod, 1993, p. 120 » (fous-rires interdits !). En pages 8 et 9, puis 12 et 13, les néophytes

en modélisation statistique plurispatiale découvraient des tableaux composés à l'aide de logiciels (marques indiquées) et légendés, par exemple (p. 9) : « Diagramme 2 : nuage de 56 éditeurs dans le plan des axes 1 et 2, marqués selon leur appartenance aux classes de la CAH. »

Un temps de pause pour reprendre notre souffle... Parmi les 56 éditeurs cités dans ce saint des saints diagrammatique figuraient les plus célèbres enseignes de la place de Paris et, aussi – je les cite sans aucune ironie sur la qualité de leur production –, Ombres, Climats, Virag, Zoé, Marval, Noir et Blanc ou Présence africaine. Mais, alors, pourquoi pas les éditions Galilée, 580 titres au catalogue et qui, dans le domaine de la philosophie, des sciences humaines ou des essais, peuvent s'enorgueillir d'avoir publié, par ordre alphabétique, entre autres : Jean Baudrillard, Jacques Derrida, Félix Guattari, Sarah Kofman, Jean-François Lyotard, Paul Virilio ou Ignacio Ramonet (directeur du *Monde diplomatique*) ? Avouez qu'il y a pire. Pour ne citer que le premier de cette liste, M. le FMI-FDCD a-t-il oublié, oblitéré, ou, pour parler la sublime science lacanienne, opéré une forclusion du signifiant? Pierre Bourdieu ne se souvient-il pas qu'en 1966 il fit partie, en compagnie de Roland Barthes et d'Henri Lefebvre, d'un jury examinant une thèse de troisième cycle sur *Le Système des objets*, et que le futur impétrant se nommait Jean Baudrillard? S'il consentait à descendre de son piédestal pour examiner les remarques d'un minable valet de chambre, peut-être ce savant indépassable retorquerait-il que, dans son choix scientifique de 56 éditeurs, il n'a élu que des maisons ayant publié *aussi* de la littérature. Alors je lui aurais rapporté, sans volonté de délation bien sûr – les licenciements pour faute professionnelle restent toujours des moments pénibles –, que sa brillante équipe d'enquêteurs formés à la science totale de l'édition lui a caché quelques faits indéniables de l'histoire littéraire contemporaine. Au milieu des années 1970, Georges Perec, découvert par Maurice Nadeau et qui, malgré le prix Renaudot obtenu en 1965 pour *Les Choses*, connaissait une sorte de traversée du désert, avait trouvé refuge chez deux éditeurs, Denoël et Galilée. Ce dernier a publié, en 1974, *Espèces d'espaces*, où certaines pages annoncent *La Vie, mode d'emploi*, et, en 1976, *Alphabets*. Au grand regret de Georges Perec, la collaboration éditoriale avec Galilée n'a pas pu se poursuivre : cette maison indépendante dans le champ de la production restreinte n'avait pas l'assise financière nécessaire – le fric, quoi! – pour assurer à Georges Perec, documentaliste dans un laboratoire du CNRS, une mensualité suffisante quatre ans durant. En 2000, Galilée continue, selon son rythme, à publier des livres relevant à l'évidence du champ littéraire comme *Les Rêveries de la femme sauvage* d'Hélène Cixous; ou, encore, le premier manuscrit de Nathalie Rheims, *L'Un pour l'autre*, petit diamant noir de la rentrée 1999 d'après l'avis unanime de mes confrères. Et certains d'entre eux, j'en suis sûr, ont le nez plus fin pour la littérature que les meilleurs limiers des équipes bourdivines réunies en congrès à la BNF.

Formation

Faute de place, il est temps, à présent, de nous précipiter sur la page 22 du n°126/127 des *Actes de la recherche en sciences sociales.* Colonne de gauche, au moment où notre vertueux sociologue stigmatise le « vice commercial », je laisse aux professionnels de l'édition le soin d'apprécier la plaisanterie qu'il débite. Car le pompon pour ce grand intellectuel de gauche spécialiste en sciences éditoriales diagrammatiques se situe, hélas, colonne de droite :

« [...] une part croissante des responsables de la politique éditoriale des différentes maisons n'appartiennent pas au milieu de l'édition, ni par leur formation, ni par leurs intérêts professionnels ([46]). Ainsi, pour ne prendre que quelques exemples choisis dans les grands groupes, Jean-Luc Lagardère, P-DG de Matra, groupe dans lequel le livre représente seulement 13 % du chiffre d'affaires, et qui a pour filiales Fayard, Lattès, Stock, Harlequin, etc., est diplômé de l'École supérieure d'électricité; Pierre Dauzier, P-DG du Groupe de la Cité, est diplômé de l'ESSEC; Serge Eyrolles, P-DG d'Eyrolles, directeur des Éditions d'Organisation, président du Syndicat national de l'édition, est diplômé de l'École spéciale des travaux publics et, après de nombreux séjours aux États-Unis, est complètement acquis au modèle américain; Jean-Marie Messier, président de la Compagnie générale des eaux, qui possède 30 % d'Havas et impose une stratégie audiovisuelle et multimédia, est polytechnicien ».

Réglons sur-le-champ la question de la note 44 de cet article, une grosse boulette à propos de la Foire du livre de Francfort « qui offre les emplacements les plus vastes et les plus centraux à l'Allemagne et surtout aux pays anglo-saxons, et qui relègue dans les marges toutes les autres littératures, surtout celles des petits pays [...]. Comme l'observe un petit éditeur français : "ça devient de plus en plus commercial" ». Un simple historique de la Foire de Francfort, que M. le FMI-FDCD n'a pas dû souvent arpenter, lui aurait permis d'apprendre que : 1) cette manifestation a justement pour origine une promotion commerciale auprès des libraires allemands; 2) les pays anglo-saxons y ont toujours été dominants; 3) les responsables de la Foire de Francfort se sont toujours efforcés d'accueillir les littératures du monde entier; 4) à l'heure d'Internet et du fax, l'aspect strictement commercial – achats et ventes de droits – de la Foire de Francfort cède la place au rituel : un rendez-vous commode et annuel de l'édition internationale pour les rencontres, les contacts, les échanges, en d'autres termes les relations publiques.

Reprenons maintenant la citation que je vous ai infligée : elle est bourrée d'erreurs et de bévues dignes de figurer au programme de toutes les écoles de journalisme de France et de Navarre. Contentons-nous de goûter aux plus salées. « Jean-Luc Lagardère, P-DG de Matra, est diplômé de l'École supérieure d'électricité ». Cela ne vous rappelle-t-il pas, en moins brillant certes, le cursus du P-DG d'une autre maison d'édition, Claude Cherki du Seuil qui publie un certain Pierre Bourdieu? Et le P-DG des Éditions Fayard, Claude Durand, sera ravi, croyez-moi, de le confirmer : Jean-Luc Lagardère fait partie intégrante, mais incognito, de son comité de lecture et, à ce titre, touche des *royalties.* « Pierre Dauzier, P-DG du Groupe de la Cité, est diplômé de l'ESSEC ». En 1999, Pierre Dauzier n'était déjà plus P-DG d'Havas et, à ma connaissance, il ne s'était pas encore recyclé en décrochant le diplôme de l'ESSEC puisque, officiellement, il est licencié en droit et en lettres. J'ajoute que Pierre Dauzier a publié en compagnie de l'avocat Paul Lombard une anthologie des *Poètes délaissés* (Table ronde) qui est un meilleur service rendu à la littérature que tous les séminaires sur le champ littéraire de M. le FMI-FDCD. « Serge Eyrolles, P-DG d'Eyrolles, directeur des Éditions d'Organisation [...] est complètement acquis au modèle américain ». Au-delà d'un *habitus* antiaméricain bien ancré, voici (sources *Livres-Hebdo*) les spécialités de la maison Eyrolles : sciences et techniques, informatique, bâtiment et travaux publics, vie pratique; puis celles des Éditions d'Organisation : gestion, management, économie, manuels SHS, STM et universitaires. La présence de Serge Eyrolles à la direction ces deux maisons d'édition est, par conséquent, super-logico-mathématico-bourdivine, une incongruité aussi extraordinaire que sa présidence du Syndicat national de l'édition. « Jean-Marie Messier, président de la Compagnie des eaux, est polytechnicien. » Toujours d'après mes informations, Jean-Marie Messier est président d'un groupe qui, depuis mai 1998, se nomme Vivendi, et il eût été plus pertinent, en sociologie multidimensionnelle, d'ajouter que ce puissant P-DG est aussi un ancien élève de l'ENA et un inspecteur des Finances. Que voulez-vous, M. Bourdieu, « polytechnicien » tout court cela fait misérable, un peu borné, bref trop scientifique !

À ce propos, je ne résiste pas au plaisir de signaler à Pierre Bourdieu, dont les premiers travaux ont été pour moi des lectures précieuses, qu'un hasard heureux de l'existence m'a permis de côtoyer quelques-uns des grands spécialistes mondiaux (oui, mondiaux) de la modélisation statistique que je crois vaguement pouvoir comprendre tout en étant incapable de l'utiliser. Par exemple, les modèles de régression non linéaires à effets aléatoires. L'un des éminents représentants de cette discipline qui a ses charmes a pu dire : « Tous les modèles sont faux mais certains sont utiles. » Tous les modèles de M. le FMI-FDCD sont « bidons » mais d'une inutilité aussi abyssale que peu conforme à *L'honneur de l'esprit humain* (un livre du mathématicien Jean Dieudonné disponible chez Hachette).

Et les propres épigones de Pierre Bourdieu commettent des erreurs ou des approximations dignes de leur maître vénéré : page 105 de ce n° 126/127, le tableau donnant la « Composition des comités de lecture en 1998 » est un réjouissant tissu d'inepties. Un seul exemple choisi à dessein : chez Gallimard, mon ami Christian Giudicelli est qualifié de « dramaturge ». Il arrive, en effet, à Christian, surtout en fin de soirée, de se comparer à Shakespeare ou Pirandello. Auquel cas j'enté-

rine ce fin rapprochement, mais en y ajoutant Molière et en nous servant, *illico presto*, un avant-dernier verre de pauillac. Mais pour un sociologue bourdivin n'eût-il pas été plus exact de dire : Christian Giudicelli, écrivain, membre du jury Renaudot et collaborateur de France-Culture ? Allez, *basta* avec tant de « trissotinismes ». Une anecdote tout de même pour montrer à quel point M. le FMI-FDCD fait régner la terreur dans les lettres tout en ne réussissant pas à bluffer les professionnels de l'édition. Le 16 avril 1999, vers 11 heures, le comité de lecture d'une illustre maison d'édition de la rive gauche – notre sociologue scientifique la connaît par définition : cette enseigne figure sur son diagramme pas loin de l'axe 1 –, plutôt que d'examiner les propositions de manuscrits, se pencha avec hilarité sur le n° 126-127 des *Actes de la recherche en sciences sociales* en relevant, point par point, les imbécillités que l'on pouvait y ramasser à la pelle. Au terme de cette séance tragi-comique, où l'un des participants qualifia le diagramme éditorial bourdivin de « moliéresque et lunatique », le P-DG de ladite maison, reprenant son sérieux, imposa à tous les membres du comité de lecture une consigne de silence absolu au motif que « si un manuscrit de Pierre Bourdieu atterrissait chez nous, ça ne se refuserait pas ». Eh oui, par les temps qui courent, un livre signé Pierre Bourdieu, c'est un *best-seller* assuré. Alors chut ! CQFD.

Dans l'article de Pierre Bourdieu du 14 octobre 1999 haranguant les maîtres du monde, j'ai constaté que, laissant de côté Euclide, Nicolas Bourbaki ou les *Analyses des données multidimensionnelles*, il invoquait, cette fois-ci, Socrate, Platon, Michel-Ange et le pape Jules II. Devant le parterre des « vrais maîtres du monde », pourquoi n'a-t-il pas songé au Saint-Esprit ? Je suis sans doute susceptible et rancunier, ou peut-être, plus simplement, ai-je le sentiment d'être un lecteur floué par Pierre Bourdieu, mais je n'ai pas supporté que M. le FMI-FDCD ose, en toute impunité, déclarer aux vrais maîtres du monde : *« L'essentiel est que les préoccupations commerciales et, en particulier, la recherche du profit maximum à court terme, s'imposent de plus en plus et de plus en plus largement à l'ensemble des productions culturelles. Ainsi, dans le domaine de l'édition de livres, que j'ai étudié de près, les stratégies des éditeurs, et spécialement des responsables des grands groupes, sont orientées sans équivoque vers le succès commercial. »*

Sans blague, mais c'est digne de feu Georges Marchais !

La terreur en sociologie

Refusant de laisser le dernier mot à cette suffisance conférée par le pouvoir, j'aurais voulu parler du *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie ; ou bien du sous-titre donné par Jean Paulhan à ses *Fleurs de Tarbes* : « La Terreur dans les lettres » ; ou encore gloser sur les antonymes de science et de clairvoyance, à savoir ignorance, maladresse et aveuglement. Je suis trop fatigué ce soir, mais les dieux invisibles des nombres aléatoires viennent à ma rescousse : dans un numéro du *Monde* daté du 19 octobre, on trouve page 30, sous la rubrique « Astronomie » – et non pas « Astrologie » –, une recette du très cher Roger Caillois pour découvrir les magnifiques dessins lovés au cœur des météorites métalliques. Une véritable leçon de poésie scientifique. Roger Caillois, de l'Académie française et de l'Unesco, deux fautes rédhibitoires passibles du code pénal bourdivin, Caillois, cofondateur avec Leiris et Bataille du « Collège de sociologie », découvreur de Borges et essayiste au style alliant de façon inouïe la précision à la concision, écrivait dans *Le Fleuve Alphée* (Gallimard), juste après une notation sur la philosophie et les sciences humaines :

« Je ne parviens pas à croire qu'un mot de plus de quatre syllabes soit nécessaire pour signifier une notion importante. Au-delà, on peut parier presque à coup sûr qu'il y a logomachie. Il est plus difficile de retrancher des syllabes à un mot que de lui en rajouter. Le mot le plus bref est immanquablement le plus chargé de sève. Pour la syntaxe, qui est l'essentiel, je ne reculais pas devant les audaces, mais j'exigeais de moi qu'elles fussent quasi imperceptibles et que le lecteur n'en fût surpris qu'à la réflexion. Je trouvais instinctivement dans la rigueur du langage un garde-fou salutaire contre la complaisance des idées. »

Je vais me permettre une confidence, mais de grâce pas un mot à Pierre Bourdieu qui a déjà perpétré trop de dégâts : Roger Caillois était un vrai prince de l'esprit.

PIERRE BONCENNE